

TANIA VELMANS

*Le Roman de
Jérusalem*



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN DE JÉRUSALEM

TANIA VELMANS

Le roman de Jérusalem

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus ancienne serait du IX^e siècle avant notre ère selon certains philologues. Enfin, nous avons la traduction latine, la *Vulgate* (v. 420). Je ne cite que les traductions anciennes, mais il y en a aussi des modernes, celle dite de TOB qui est une traduction œcuménique, la *Bible Second*, la *Second 21*, et plusieurs autres.

– Houlà, tout cela m’embrouille ! Pour nous il n’y en a qu’une.

– Bien sûr, mais même pour vous il existe des étapes dans la rédaction des textes bibliques. Les livres des prophètes sont postérieurs à la *Torah*, et ceux d’un style poétique désignés par *Écrits* ne datent que du II^e ou III^e siècle avant notre ère. Bien entendu, la tradition orale remonte à 1000, voire à 2600 avant J.-C. selon certains archéologues. Les philologues ont trouvé une ressemblance frappante entre le texte des tablettes d’Ougarit du XIII^e siècle avant notre ère, rédigé dans un idiome proche du phénicien et de l’hébreu ancien, et certains passages de la Bible. Cependant, ce n’est que vers la fin du I^{er} siècle que juifs et chrétiens organisèrent définitivement le corps des livres saints. Ils existent aussi, comme vous le savez, des commentaires de la Bible, qui composèrent le *Talmud*, autre livre sacré pour les juifs.

– Je le connais, je le connais ! S’exclama-t-elle, contente de pouvoir se référer à quelque chose qui lui était familier.

– Les auteurs qui ont collaboré à la Bible se sont surtout exprimés en hébreu, quand les textes furent écrits en Judée, mais aussi en araméen lorsque, un peu plus tard, les scribes se trouvaient dans les provinces babyloniennes, en Syrie actuelle ; d’autres sont rédigés en grec à l’époque hellénistique. Il faut distinguer aussi les différentes présentations et découpages de ce texte. Dans la Bible hébraïque, les cinq livres de la *Torah*, attribués à Moïse, sont répartis en lectures hebdomadaires ; les

livres deutérocanoniques qui lui furent ajoutés plus tard, sont reconnus par les catholiques et les orthodoxes, mais pas par les protestants, quant à la Bible chrétienne, elle est divisée en chapitres et comporte deux parties : l'Ancien et le Nouveau Testament.

– Le Nouveau Testament ? Vous voulez dire l'histoire de Jésus de Nazareth ?

– Pas seulement. À cela il faut ajouter les *Actes des apôtres*, les *Épîtres* de Pierre et de Paul, et l'Apocalypse de Jean.

– Je ne les connais pas. En tout cas Jésus était juif.

– Évidemment, mais il est intéressant de réfléchir aussi au fait que, d'après la tradition, Jésus était né d'un Dieu et d'une mortelle, comme les héros de l'Antiquité, sauf que sa mère à lui était juive.

Elle n'entendit pas ou ne comprit pas ce que je disais et me posa une question plus personnelle :

– Appréciez-vous la Bible ?

– À votre avis ? Un philosophe juif, Emmanuel Lévinas, disait ceci : la Bible est « le Livre des Livres, où se disent les choses premières, celles qui devaient être dites pour que la vie humaine ait un sens¹¹ ». D'ailleurs, la Bible fut la base du judaïsme, la racine profonde du christianisme et aussi celle de l'islam. Sa richesse et sa diversité sont uniques.

– Sa diversité ?

– Oui, c'est le seul livre qui contient à la fois des textes législatifs, historiques, poétiques, prophétiques, légendaires, philosophiques, que sais-je encore !

Elle avait entamé son plat chaud, me signifiant que mon discours était obscur et qu'elle souhaitait consulter une personne de sa connaissance en qui elle avait confiance. Puis, après un long moment de silence qui m'avait semblé définitif,

elle m'interrogea de nouveau:

– La Bible est inspirée par Dieu, n'est-ce pas ?

– On peut dire ça de toute création artistique et la Bible est un chef-d'œuvre littéraire.

– C'est un livre sacré et on ne peut y toucher.

– Sans doute. Mais heureusement qu'on l'a beaucoup analysé au XX^e siècle, que des fouilles très importantes ont été entreprises, ce qui a permis la datation des différents livres bibliques, des rois d'Israël et de Juda, ainsi que des principaux événements de l'histoire du peuple hébreu et des structures des sociétés qui ont vécu en Terre promise, en Égypte et à Babylone. L'un des plus imposants temples d'Égypte, celui d'Amon à Karnak, porte une inscription dans laquelle il est question de la campagne d'un pharaon qui avait marché sur Jérusalem en 945-924 avant J.-C.¹²

– Qu'a-t-on trouvé dans ces fouilles ?

– Des sites révélateurs, comme celui de Megiddo, des stèles à inscriptions, des ossements, des types d'habitat, des ruines de palais, des débris de toutes sortes, même des vases grecs importés. Grâce à l'archéologie, on peut situer l'établissement des proto-Israélites dans les hautes terres au XIII^e siècle avant notre ère.

Ma voisine semblait à la fois intéressée et désorientée. Elle me dit qu'elle n'avait jamais entendu parler de ces fouilles.

– Qui les a faites ?

Je lui expliquais qu'il serait trop long de citer les noms des archéologues responsables, mais qu'il y avait parmi eux beaucoup d'Israéliens. Au fond, c'était le sens de sa question. Aussi je lui recommandais deux livres récents qui faisaient le point sur ces découvertes et dont les deux auteurs étaient juifs¹³. Elle sortit un crayon de son sac et griffonna les titres sur sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– C’est le même lyrisme mélancolique qui est exprimé par des mots presque identiques. Que voulez-vous, le christianisme est issu du judaïsme, on ne le dira jamais assez.

Un parallèle à cette histoire dans l’Évangile me vint à l’esprit:

– On retrouve la tendance à sanctifier la famille et à recommander le pardon dans la parabole du Fils prodigue (Luc 15,11-32). Cette notion de famille sacralisée que vous venez de définir n’est-elle pas restée quasiment inchangée chez les Juifs, malgré les bouleversements de la modernité ?

Raphaël hésita un moment:

– Oui, c’est juste, mais la famille est une valeur universelle, non ?

J’acquiesçais. Cependant il me semblait qu’en Occident il y avait actuellement deux tendances : d’un côté la famille se désagrègeait par les divorces fréquents et le manque d’autorité des parents – à la fois trop occupés par les complications de leurs propres existences, et craignant de ne pas être aimés par leurs enfants s’ils leur imposaient des normes de comportement – de l’autre, cette même famille tendait à se ressouder lorsque les enfants, une fois installés à leur compte, avaient du mal à élever leur propre progéniture et recouraient à l’aide des parents.

Nous marchâmes un assez long moment en silence et ce vide dans la conversation, conjugué à l’aspect esseulé du lieu me donna la curieuse impression de bouger sans avancer. Alors je m’accrochais à nouveau à la Bible :

– Je croyais que l’idée d’un Dieu, Père des hommes, était d’origine chrétienne.

Raphaël releva légèrement la commissure gauche de ses lèvres ce qui lui donnait un air moqueur:

– Pas du tout. Elle date de l’époque où les récits de la

tradition orale furent mis par écrit et constituèrent la Bible (VII^e siècle avant notre ère), et encore, c'est ce que disent les Juifs. En réalité elle est bien plus ancienne puisqu'on la trouve en Égypte au XIV^e siècle avant J.-C. pendant le règne d'Akhénaton.

– Comment peut-on attribuer une paternité à Dieu alors qu'il est en principe inconnaissable ?

– Par la même opération intellectuelle, répondit immédiatement Raphaël, que celle qui lui attribue la Toute-puissance, l'omniscience, que sais-je encore !

– Bien sûr. Mais pour certains théologiens chrétiens cette paternité est impersonnelle, comme Dieu lui-même, pour d'autres elle se rattache aux paroles de Jésus. Abraham n'est-il pas le père emblématique pour les Juifs ?

Mon interlocuteur approuva par un signe de tête :

– Il est l'ancêtre fondateur, le Père du peuple d'Israël, et la Genèse insiste à de nombreuses reprises sur sa généalogie et sur sa descendance (11,10-23). Abraham met fin à l'exil des Hébreux (2100 avant J.-C.)⁸ et part avec eux de Sumer, plus exactement de la cité antique d'Ur (Genèse 11,31), qui est aussi celle des Assyriens, des Babyloniens, des Sumériens et des Akkadiens⁹. Il s'installe pour un temps entre le Tigre et l'Euphrate puis, sur l'ordre de Yahvé, mène les Hébreux vers le pays de Canaan, autrement dit, la Palestine. Et Yahvé dit textuellement qu'il donne ce pays-là à ce peuple-là (Genèse 15,18) en ajoutant à l'intention d'Abraham : « Je te fais père d'une multitude de nations » (17,46). C'est l'ébauche de l'Alliance (Genèse 17,9-10) qui se réalisera pleinement avec Moïse.

– Le Nouveau Testament n'est pas en reste, puisque Matthieu commence son Évangile par la généalogie de Jésus en citant David, fils d'Abraham.

– C’est comme je vous le disais, Abraham est le père par excellence et le fondateur d’Israël. Cependant il n’est pas que ça. Il est aussi le rassembleur, l’unificateur du pays, car il réunit les royaumes du nord et du sud, d’Israël et de Juda, en construisant des autels à Sichem et Bethel (Genèse 12,7-8), en Israël, et aussi à Hébron, au royaume de Juda (Genèse 13,14-18). Il réconcilie les exilés qu’il conduit avec les populations restées sur place, qui ne voient pas les nouveaux arrivants d’un très bon œil, et fonde ainsi l’identité juive.

Prise par la conversation je trébuchais, les pieds pris dans de hautes herbes :

– Est-ce que la Genèse n’attribue pas l’origine des Hébreux à Abraham, certes, mais également à ses fils et petits-fils, c’est-à-dire à des personnages charismatiques semi-légendaires ?

– Certainement, et il ne faut pas prendre ce récit comme un compte-rendu historique. À propos de la descendance d’Abraham, il convient de souligner qu’il n’est pas seulement le père d’Isaak, mais également d’Ismaël, le fils de sa servante égyptienne, Hagar, et de ce fait l’ancêtre des Arabes. Aussi plaide-t-il en faveur de la paix entre tous les peuples du Levant. Les musulmans vénèrent Abraham autant que les Juifs, seulement ils considèrent que le fils à immoler sur ordre de Dieu n’était pas Isaak mais Ismaël.

– Ainsi, il est devenu, dans l’imaginaire des nations, le fondateur des trois religions monothéistes, me suis-je entendu dire, tout en pensant que je venais de répéter une banalité qui traînait un peu partout.

Mais Raphaël ne fit aucune remarque à ce sujet:

– Bien sûr, mais il est plus spécifiquement l’ancêtre des Hébreux, comme le dit d’ailleurs Marie dans l’Évangile de Luc (1,55).

– Il y a quand même beaucoup de contradictions dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vers 4 000 avant notre ère (théorie de Keller). À notre époque, des fouilles dans l'antique Ur ont permis de dégager une couche d'alluvions de près de trois mètres, coincées entre deux autres sédiments de vestiges humains⁶, ce qui tend à confirmer l'hypothèse des crues. Il y a eu encore d'autres tentatives d'explication, dont celle de Georges Smith, assyrologue au British Museum, émise en 1872. Smith décrit une catastrophe géologique majeure due à un débordement de la Méditerranée et à la création de la mer Noire en 7500 avant notre ère, cataclysme qui aurait été raconté en écriture cunéiforme dans des tablettes d'argile chaldéennes du XIII^e siècle avant notre ère.

– À quelle époque situez-vous le Déluge biblique ?

– Les exégètes ont conclu à l'année 2349. Toutefois, je pense qu'on ne peut pas trop leur demander, leurs estimations sont aléatoires

Je ne comprenais pas :

– Cela infirmerait la date donnée par les tablettes chaldéennes ?

– Certes, mais seulement si les calculs sont justes. En revanche, le Déluge et même l'histoire de Noé sont de plus en plus certains.

– Quoi ? L'histoire de Noé ?

– Sa découverte ou pseudo-découverte est un roman. Déjà au IV^e siècle, un Arménien, Faustus de Byzance, affirmait que des restes de l'arche se trouvaient sur le Mont Ararat, en Arménie. Cependant une expédition byzantine entreprise par l'empereur Héraclius au VII^e siècle s'avéra infructueuse. En 1876, le diplomate anglais James Bryce trouva une poutre dans ces parages, une poutre travaillée à la main et correspondant aux dimensions indiquées dans la Genèse. Mais cette preuve était insuffisante et resta sans suites jusqu'en 2000, lorsque des vues

aériennes et spatiales ont révélé une tache floue près du sommet du Mont Ararat, qui aurait pu être une marque laissée par un vaisseau. Mais là aussi on se perdit en suppositions et on se contenta de baptiser cette mystérieuse trace « anomalie d'Ararat ». Le 24 avril 2010, des explorateurs chrétiens turcs et chinois ont découvert, toujours sur ce mont, à 4 000 mètres d'altitude, une structure en bois à plusieurs compartiments adaptés pour abriter des animaux. La datation au carbone 14 indiqua 4800 avant notre ère, mais cette datation est elle-même contestée. L'Unesco est en train d'étudier cette question, on verra ce que ça donnera, mais en ce qui me concerne, je n'y crois pas⁷. Une sorte de déluge a sans doute eu lieu, cela fait partie des catastrophes que notre planète a subies, mais l'histoire de Noé est édifiante (la terre lavée du péché et un juste sauvé avec les siens), donc inventée.

Je demandais s'il y avait d'autres mythes communs aux Babyloniens et aux Hébreux.

– Des tas, répondit immédiatement Raphaël. Par exemple celui de la tour de Babel (Genèse 11,2-9). Plusieurs textes sont très semblables. Il s'agit toujours d'hommes voulant atteindre le ciel par une construction matérielle et de Dieu qui les en empêche, en les divisant en nations, par l'intermédiaire des différentes langues qu'il leur octroie. Certes, la tour n'est pas seulement un symbole de la volonté de puissance des hommes, mais aussi de leur désir d'élévation spirituelle et de leur effort pour connaître la transcendance. Ce mythe n'est pas anodin, car comme celui d'Adam et Ève, il rappelle les limites humaines. Avec lui commence aussi un nouveau cycle de l'histoire des hommes, celui des rivalités, des incompréhensions, des animosités et des guerres. Les Babyloniens ont probablement inventé ce mythe, car leur architecture comporte des structures

analogues à celle de la fameuse tour. Je pense aux ziggurats, ces édifices religieux d'origine assyrienne qui consistent en platesformes superposées de taille décroissantes, couronnées par une chapelle au sommet. Ce sont des tours d'un genre particulier⁸.

– Le tableau de Pieter Bruegel l'Ancien représente précisément une tour de ce type, ce qui est curieux car les Flamands du XVI^e siècle ne devaient pas connaître les ziggurats. Au passage, ce tableau est l'un des moins réussis du peintre, car il a donné à sa tour de Babel une forme trop massive et trop envahissante qui occupe presque tout l'espace figuratif⁹.

Raphaël mâchait avec délectation sa dernière bouchée de viande.

– Je ne vois pas où est le problème. Si les Flamands n'ont pas été à Babylone, ils ont pu lire Hérodote (486-406), qui décrit en détail la ziggourat à huit degrés d'Etemananki dans ses *Histoires*. Les civilisations naissent et meurent, mais leur héritage demeure et nous façonne à notre insu.

Autour de nous la salle s'était remplie. On y distinguait un couple assez corpulent d'un type sémitique prononcé qui avait l'air d'apprécier le menu et se souriait d'un air béat. Plus loin, deux hommes étaient accoudés à leur table et ne consommaient que du vin et des olives. Enfin, plusieurs jeunes, garçons et filles, discutaient à haute voix autour de deux tables qu'on avait rapprochées. Je racontai à Raphaël une mission d'étude que j'avais faite il y a longtemps au monastère Sainte-Catherine du Sinaï – celui-ci conservait 3 000 icônes et autant de manuscrits anciens que je venais consulter –, ainsi que le voyage en 4x4 à travers le désert:

– Pendant ce périple j'ai pensé à Moïse et je l'imaginais cheminant dans ces solitudes rocheuses, où j'avais vu se faire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(336-323 avant J.-C.) ? Comme un fait positif ?

Raphaël enfila sa veste de lin:

– C'est une question difficile. Tout commença par un fait exceptionnel qui se produisit lorsqu'Alexandre, après la prise de Tyr, se rapproche de Jérusalem (326-323 avant notre ère). Grâce à un rêve au cours duquel le grand prêtre Jaddua reçut les commandements divins, il ordonna aux Juifs de mettre leurs vêtements de fête et les emmena en procession à la rencontre d'Alexandre et de son armée, et leur souhaita la bienvenue. Alexandre, qui avait vu le grand prêtre en rêve le reconnut, se prosterna, et Juifs et Romains entrèrent ensemble dans la ville. Dans les *Antiquité juives* (A XI, 331), Flavius Josèphe ajoute que lorsqu'ils furent dans le Temple, Alexandre fut ravi d'apprendre une prophétie du livre de Daniel, disant qu'un Grec (il était certain qu'il s'agissait de lui) allait détruire l'empire perse. Ainsi, il accorda aux Juifs une grande part des libertés qu'ils lui demandèrent. Bien entendu, la présence des Grecs donna lieu à une hellénisation du pays qui profita à la science et à la culture, comme cela a été le cas ailleurs en Orient, mais cet enrichissement culturel n'a pas duré longtemps chez nous, puisque les Perses arrivent déjà en 319 avant J.-C., et qu'Antiochus III conquiert toute la Palestine en 198 avant notre ère.

Raphaël regardait autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un, puis il reprit:

– C'est ainsi, les personnes ont un destin, les peuples également. On n'y échappe pas. D'ailleurs, Israël signifie textuellement « celui qui combat Dieu ». Dans la Bible, ce nom fut donné à Jacob pendant sa lutte avec l'Ange (Genèse 32,24-36). De son côté, l'étymologie de « Palestine » est ambiguë, car elle fait référence à un peuple venu de la mer au XII^e siècle avant

J.-C., les Philistins. Il s'agissait des Indo-Européens, mais on ignore s'ils sont venus en envahisseurs ou pacifiquement. Quoi qu'il en soit, en 167-169 avant J.-C., la révolte des Maccabées gronde à la fois contre les Perses et contre le modèle culturel grec. Et cela continue jusqu'à la conquête romaine de la Judée par Pompée (63 avant J.-C.), puis par César et enfin par Titus.

Habitué à valoriser l'héritage antique, ce refus me sembla improbable :

– Le modèle hellénistique ne devait pas déplaire à ce point puisque, avant la révolte, le grand prêtre Jason avait obtenu d'Antiochus IV la permission de faire de Jérusalem une cité grecque ?

Un homme plutôt mal habillé et hirsute marchait encore plus vite que nous et était en train de nous rattraper. Raphaël s'arrêta en me retenant par le bras et me fit comprendre qu'il valait mieux le laisser passer. Lorsqu'une distance respectable le sépara de nous, il continua son discours :

– À l'époque, Jérusalem était effectivement une cité grecque à l'image d'Antioche et d'Alexandrie, grâce à la séduction qu'exerçait le modèle hellénique adopté et transmis par les Romains sur les élites juives, je ne le nie pas. Un gymnase fut construit, ainsi qu'un *éphébeion*, destiné à former les jeunes gens, mais tout ceci est quand même dénoncé dans le Livre II des Maccabées et, à la première occasion le peuple se souleva, rejetant à la fois la domination politique et le modèle culturel.

La marche rapide avait achevé de me réveiller et nous étions arrivés dans la ville moderne, bien éclairée :

– J'ai une soif !

– Moi aussi, mes lèvres sont collées, scotchées ! Venez, on ira boire une citronnade au Grand Hôtel, le rendez-vous des personnalités. Après tout, on est des personnalités, nous aussi !

Et le jardin est délicieusement frais.

Il semblait ravi de sa bonne idée.

Nous étions si pressés d'y arriver que nous courions presque à travers les rues qui s'ouvraient devant nous. Une fois installés à une table de ce fameux jardin, nous pouvions goûter la fraîcheur parfumée qui montait des plantes alentour, mises en valeur par des spots lumineux. À nos pieds, l'ancienne citée scintillait, tel un reflet du ciel étoilé.

Aussi je me dis que la couleur locale était certes intéressante, mais que le luxe était souvent plus proche de la beauté. Le maître d'hôtel changea notre nappe et nos serviettes en lin rose poudré, tandis que la petite lampe de notre table faisait la coquette avec un abat-jour crème, légèrement rosé. Quant à la citronnade qu'on nous a servie, elle était tout simplement différente de toutes celles que j'avais consommées jusque-là. Deux somptueux bouquets et leurs vases chinois encadraient l'entrée du jardin.

– Après la victoire de Titus, fils de l'empereur Vespasien, les Hébreux vont-ils encore se rebeller ?

– Certainement, et ils seront vaincus une fois de plus. Du Temple ne restèrent que des cendres, en cette année 70. Mais le pire était à venir car, en 130, l'empereur Hadrien fit reconstruire Jérusalem et ériger un sanctuaire à Jupiter à la place du Temple. Deux ans plus tard éclata la deuxième révolte juive contre les Romains, avec à sa tête Simon Bar-Kokhba, dont le nom signifie « Fils de l'étoile ». Il se considérait comme le Messie qui sauverait Israël et fit battre monnaie avec l'inscription : « An I^{er} de la rédemption d'Israël². » Il se montra cruel vis-à-vis des chrétiens qui ne voulaient pas combattre à ses côtés, les considérait comme un faux messie et leur fit subir les pires supplices³.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

terreur qu'il instaura dans le pays, de ses assassinats et de sa cruauté. Il gagna néanmoins de nombreuses batailles contre des ennemis extérieurs et intérieurs. La charge de grand-prêtre était extrêmement importante en Judée et Aristobul, membre d'une illustre famille, la réclamait. Hérode craignait cet homme, mais l'affection que lui portait le peuple l'obligea à accéder à sa demande. Il épousa sa sœur, Miriamme, mais ne se sentit pas en sûreté et fit assassiner Aristobul en simulant un accident. (Ce n'était qu'un assassinat parmi d'autres³.) Lorsqu'Octave prit les rennes de l'empire, Hérode, fut convoqué à Rome pour une explication, car il était connu comme l'ami et l'allié de son prédécesseur, Marc-Antoine. Il réussit à convaincre Octave que, quelle que puisse être la succession des empereurs romains, lui-même resterait fidèle à l'Empire.

De retour en Judée, il voulut donner la preuve de sa loyauté en construisant la ville de Césarée et son port artificiel – une prouesse technique pour l'époque – dont des vestiges sont parvenus jusqu'à nous. Un temple fut même dédié à Octave. Cette ville en « pierres blanches » se distingua par sa beauté et fut pourvue d'un hippodrome. On y voyait des compétitions de chars et les condamnés à mort affronter les bêtes sauvages à la mode romaine. Un aqueduc y amenait l'eau du Mont Carmel. Un magnifique théâtre était situé à 100 mètres de la mer, effleuré par l'écume des vagues. Si belle, si blanche, si ambitieuse dans son urbanisme, Césarée ne porta pas chance au souverain. Son petit-fils, Agrippa, participa à des jeux en honneur de César et entra au théâtre vêtu d'un tissu en fils d'argent qui étincelait sous le soleil et fit dire à ses courtisans qu'il était semblable à un dieu. Mais lorsqu'il voulut contempler le ciel, il vit un hibou au-dessus de sa tête, ce qui était un très mauvais présage. Aussi mourut-il cinq ans après⁴.

– J’ai entendu parler du palais suspendu d’Hérode.

– Vous le verrez à Massada, puisque vous irez à la représentation. Cette extraordinaire forteresse a été construite par Hérode en même temps que ses palais. Pour gagner la sympathie des Juifs et assurer sa légitimité par l’intermédiaire de Salomon, il fit reconstruire le Temple en lui donnant des dimensions gigantesques, de telle sorte qu’il devint le plus grand édifice religieux connu au monde. Mais d’après Flavius Josèphe, d’autres constructions offensaient les Juifs, tels que le théâtre et l’hippodrome de Jérusalem, car elles leur rappelaient des coutumes romaines qui leur étaient complètement étrangères. Cette indignation donna lieu à un complot, qui fut découvert par le souverain. Il ordonna l’exécution des traîtres, ceux-ci furent découpés et jetés aux chiens.

– Eh bien, on n’y allait pas de main morte à Jérusalem !

– Que voulez-vous, de tout temps les conspirateurs ont été liquidés.

– Bien sûr. En fait, ce qui me frappe, ce n’est pas l’aspect cruel du personnage, mais ses goûts artistiques, l’envergure et le nombre de ses constructions.

– Pourtant je n’ai mentionné qu’une partie de ses fondations, sans évoquer son immense palais à Jérusalem ouest, dont il existe une maquette que vous pourriez consulter. Avez-vous visité les ruines de l’Hérodiûm en plein désert de Judé ?

– Pas encore.

– C’est impressionnant. Vous verrez une colline artificielle de 750 mètres, au sommet de laquelle s’ouvre un cratère. À l’intérieur se trouvent les restes des palais d’Hérode entourés d’une enceinte fortifiée et, à mi-hauteur de la colline, le mausolée qu’il se fit ériger.

– Un homme remarquable.

– Remarquable, certes, mais aussi déséquilibré.

– Ce n’est pas contradictoire. Il construisait par ambition, par goût du faste, mais peut-être aussi pour combler un vide affectif.

– Pour ça il aurait fallu qu’il ait besoin d’affection, or j’en doute.

– Tout le monde en a besoin.

– Possible. En tout cas, sa vie sentimentale et sexuelle fut des plus mouvementée et sa méfiance pathologique. Ainsi, prêtant une oreille attentive aux racontars de sa sœur, il accusa son épouse Miriamme de comploter contre lui et la fit exécuter. Après sa mort, un retour de flamme le tourmenta. Sa folie l’amena à exterminer également d’autres membres de sa famille, dont trois de ses fils⁵. Il mourut dans de grandes souffrances en l’an IV, mais ses funérailles furent grandioses, grâce à son fils Archélaüs. Imaginez la cérémonie. Enveloppé d’une robe de pourpre, Hérode était couché sur un lit en or massif, parsemé de pierreries et couvert d’un tapis multicolore. Il était ceint d’une couronne d’or, et portait un sceptre dans la main droite. Le cortège funèbre était composé de parents, de l’armée et de serviteurs. Il fut enseveli dans son tombeau, comme il l’avait souhaité.

– Le peuple qui le détestait devait être content.

– Pas autant qu’on pourrait le croire. Ils eurent la mauvaise idée de se soulever et le général Varus fit crucifier deux mille Juifs et divisa le royaume d’Hérode en trois territoires administratifs. Le pouvoir fut d’abord confié à deux fils et au frère d’Hérode, puis aux procurateurs romains. Leur incompétence et l’anarchie qui régnait à Jérusalem provoquèrent, cinquante ans plus tard, une nouvelle révolte de la Judée (66-70). Les Juifs furent battus, Jérusalem prise, les populations massacrées par Titus, fils du futur empereur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plusieurs bandes superposées³. Il s'en dégage une allégresse naïve, tout hellénistique, qui ne sera plus de mise à Byzance. Madame Potiphar n'y est pas très attrayante en matrone romaine, un chignon vissé au sommet de la tête, sans parler de sa poitrine plus que généreuse. Le texte biblique m'a quand même semblé un peu étrange, avec la scène de séduction si directe, l'assassinat prémédité puis manqué de Joseph, et, pour finir, la sagesse de celui-ci, capable de subjuguier Potiphar, l'échanson, le pharaon, et même ses méchants frères qui sont amenés à se repentir ! C'est un vrai conte !

Mon interlocutrice, si réservée d'habitude, parlait de plus en plus fort :

– Oui, c'est vrai. Joseph est le prototype du jeune homme, intelligent et vertueux, on dirait une fable, mais des gens pareils existent, j'en ai même connu.

– En tout cas l'histoire de Joseph a impressionné les auteurs médiévaux. Le biographe d'un roi serbe, le moine Domentjan, établit une parallèle entre la vie de Joseph et celle du roi Étienne Némanja. Dans une des plus belles églises byzantines du XIII^e siècle, à Sopotchani, en Serbie, 17 scènes de la vie de Joseph figurent audessus du portrait de ce roi, pour suggérer la comparaison⁴.

Hélène semblait absorbée dans ses pensées. Elle articula cependant très lentement :

– J'aurais voulu voir toutes ces images, celles du manuscrit et celles de l'église.

– Pourquoi ?

Nous venions d'arriver devant le funiculaire dont les cabines se balançaient doucement, tels d'énormes lampions.

Raphaël me faisait signe de loin pour que je monte avec lui, mais je ne pouvais abandonner ainsi la bibliothécaire, aussi je

lui fis « non » de la tête.

Les wagonnets étaient trop pleins, on ne pouvait donc pas parler, et ma nouvelle amie me faisait comprendre par des gestes qu'elle étouffait. Une fois sorties de cet espace confiné, nous rencontrâmes la nuit du désert, noire et silencieuse, sans lune, sans ombres, mais comme traversée par une pluie d'étoiles. Bientôt notre car apparut, tout éclairé et accueillant, au milieu d'une foule de véhicules. Une fois tout le monde installé à l'intérieur, ma compagne me demanda de but en blanc ce que je pensais de l'image en général.

– De l'image ? C'est un sujet très vaste. D'ailleurs de quelle image s'agit-il ? Celle de l'ingénieur, du photographe, du publicitaire, de l'artiste, du visionnaire ?

– Vous avez très bien compris, répondit-elle sur un ton sans réplique. Il s'agit de l'image de l'artiste bien sûr.

– Figurative ou abstraite ?

Elle avait l'air de se fâcher :

– Tant pis, ne dites rien. Parlons d'autre chose.

Je ne pouvais pas laisser passer ça. Elle allait peut-être croire que je ne la considérais pas comme une interlocutrice valable. Je décidai donc de me lancer dans un résumé d'esthétique en règles, qui avait d'ailleurs l'air de lui faire le plus grand plaisir. À mesure que je parlais, son visage se détendait, ses épaules retombèrent et son cou se redressa, tandis que ses mains, si agitées tout à l'heure, se tenaient tranquilles, apaisées :

– J'ai lu *l'Esthétique* de Hegel, dit-elle, avec une légère affectation. Léonard de Vinci et sa fameuse définition – *la pittura e cosa spirituale* – ainsi que Kandinsky, *Du spirituel dans l'art*, et quelques auteurs contemporains, tous insistent de manières différentes sur la part spirituelle de l'image.

– Platon aussi, bien avant eux.

Elle se tourna résolument vers moi et me fixa en fronçant les sourcils :

– Vous ne le savez peut-être pas, mais je suis grecque et orthodoxe. On m’a fait venir à Jérusalem pour m’occuper des livres grecs anciens qui étaient à l’abandon dans la bibliothèque de l’Institut. J’ai un faible pour les belles icônes qui touchent au sublime, je dis bien « les belles », car il y en a beaucoup d’autres, des tas d’autres, de type artisanal, ou copiées sur un modèle, qui ne laissent pas transparaître la sensibilité particulière de l’artiste. J’aime aussi les tableaux de la Renaissance italienne et la peinture intimiste des Pays-Bas. Après une sorte de soupir, elle ajouta sur un ton légèrement sentencieux : l’image recèle une part de mystère.

– Le mystère réside dans la façon dont cette image agit sur nous. Dans sa possibilité d’atteindre notre sensibilité et de laisser ensuite une trace, parfois indélébile, dans notre mémoire. Dans sa force de persuasion. Tous les politiciens, tous les publicitaires, les directeurs de journaux et de revues, le savent. L’image est censée dire la vérité. Par définition. C’est pourquoi les reporters photographes risquent parfois leur vie pour l’une d’elles. L’une de ses principales qualités, l’esthétique mise à part, est sa capacité de faire voir ce que précisément on n’a pas vu en réalité, quelque chose dont il est question dans un texte, par exemple. Le spectateur non engagé devient alors témoin. Et lorsqu’elle représente l’au-delà, qu’on ne peut observer avec nos yeux charnels, l’image devient un intermédiaire. Pour Platon, elle était même une sorte de miroir capable de convertir les idées, entendez les essences, en formes sensibles. Il fut le premier à établir une métaphysique de l’image.

– Hm, il me semble pourtant qu’il mystifie un peu l’image en disant qu’elle cache une âme.

J’eus l’impression qu’elle ne connaissait pas vraiment les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

éternelle du Christ, préexistant à l'Incarnation. Il est représenté dans les miniatures et dans la peinture murale byzantine comme un beau jeune homme imberbe, vêtu à l'antique, pourvu de deux grandes ailes et entouré d'une gloire¹⁶.

Selon le credo des esséniens, l'humanité était soumise à une prédestination absolue, le destin de chacun étant fixé dès avant sa naissance¹⁷, une idée que saint Augustin et ses successeurs ont développé d'une façon particulièrement pessimiste¹⁸, ce qui est très surprenant puisque Jésus croyait au libre arbitre. Mais Augustin a dû s'appuyer en partie sur Paul de Tarse qui semble en avoir douté puisqu'il disait : « J'ai la volonté mais non le pouvoir. Car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je hais¹⁹. » Et il ajoute qu'il sent dans son corps une loi « mauvaise » qui lutte contre « la loi de son entendement, et qui le rend captif de la loi du péché, qui est dans ses membres ! ». Dans *La Cité de Dieu*, Augustin revient sur le poids du péché originel qui marque le genre humain et affirme sans hésiter : « Ainsi se partage le genre humain : en quelques-uns apparaît la grâce miséricordieuse, dans les autres une juste vengeance²⁰. » Par la suite, les théologiens latins ont adouci, voire complètement remanié cette affirmation augustinienne qui réduisait la responsabilité individuelle.

Il n'empêche que les adeptes de la secte juive devaient s'abandonner à la volonté de Dieu pour que tout soit « selon ce qu'il a prescrit » (*Règle* IV 23-24). Car il était bon comme peut l'être un père et prenait soin de toutes ses créatures (*Hymnes* IX, 31-36). La splendeur divine se manifestait par le soleil, aussi une prière collective avait lieu à la levée du jour (*Hymnes* IV, 6; IV, 23). Les esséniens croyaient à une relation étroite entre l'Église des hommes et celle des anges. C'est un point de doctrine qui caractérise aussi la liturgie orthodoxe, considérée

comme l'imitation de la liturgie divine célébrée au ciel par les anges et le Christ prêtre. Les deux liturgies sont représentées l'une au-dessus de l'autre, dans les absides des églises byzantines, à partir du XII^e siècle, pour bien montrer les liens qui les unissaient.

L'histoire de la formation de ce mouvement est des plus significatives. Par déférence, le fondateur n'est jamais nommé autrement que comme le Maître de justice, usage qui était également en vigueur chez les pythagoriciens. Il est prêtre et Messie, oint par Yahvé, et envoyé aux esséniens pour restaurer l'Alliance entre Dieu et Israël conclue par Moïse, et que les philistins avaient brisé par leurs inepties, selon les croyances de la secte. Il était également venu pour apporter le salut aux nations, car il avait la connaissance des « Mystères merveilleux » (*Hymnes* II, 13), étant lui-même prophète au sens biblique du terme. Il allait aussi consoler les affligés. Ces missions avaient irrité les gardiens du Temple, le Maître a donc été persécuté, supplicié à mort par le « prêtre impie », mais il vit toujours et on attend son Retour (*Règle annexe* II, 17-22). Au seuil de la mort, le « Maître » avait annoncé l'imminence du « Grand Jugement ». L'*Écrit de Damas* précise que la mise à mort du « Maître » eut lieu vers 65-63 avant J.-C., lors de la persécution de la secte par le grand-prêtre Hyrcan II qui l'obligea à fuir vers la Damascène avant de revenir dans le désert de Qoumrân. Toute cette histoire ressemble évidemment à celle du Christ, si bien qu'on peut se demander si elle était connue par Jésus et les apôtres. De son côté, Platon s'interroge, dans la *République* (II, p. 361-362), sur le destin qui aurait été réservé à un juste absolu dans « notre monde », et conclut qu'il aurait été crucifié.

Les esséniens étaient certains qu'après la déflagration de

l'univers, au jour du Jugement, les corps ressusciteraient, et c'est le Maître de justice qui sera désigné par Dieu pour séparer les justes des coupables. Le Nouveau Testament ne confiera pas non plus cette tâche au Père, mais fera appel au Fils, assisté par les apôtres. L'Église créée par le Maître de justice était pensée comme universelle et éternelle. Jésus s'est peut-être inspiré de ce projet lorsqu'il ordonna aux apôtres de porter son message jusqu'aux confins de la terre (Marc 14,15-16). Ces ressemblances entre les deux doctrines sont probablement dues au fond juif qu'elles ont en commun, ce qui apparaît clairement dans la conception de la fin des temps intimement apparentée à celle des prophètes²¹.

Avant de visiter le site, j'avais appris l'essentiel sur les manuscrits de Qoumrân, grâce aux études des orientalistes, philologues, et archéologues. Cependant, le contact direct avec la réalité, le paysage désolé, où les massifs montagneux aux pentes abruptes qui se succédaient et se chevauchaient, si arides, si dépouillées, enfin les remarques érudites de mes guides, me firent pour ainsi dire toucher du doigt ce témoignage capital d'il y a deux millénaires qui n'avait rien perdu de son actualité. Ainsi, la sagesse de Jésus, son enseignement et son idée d'une justice ultime à la fin des temps, n'avaient probablement pas été nourris seulement par l'Ancien Testament, mais aussi, par les écrits de ces grands ascètes qu'étaient les esséniens, dont la soif d'absolu avait donné aux valeurs spirituelles une consistance qui les rendait aussi évidentes que l'était le monde matériel.

Jean Baptiste, qui prêchait dans le désert de Judée (Matthieu 3,16), assez près de Qoumrân, partageait un certain nombre de ces vues. Le baptême n'était pas pratiqué chez les Juifs, mais il était obligatoire chez les esséniens. Jean a baptisé Jésus dans le Jourdain, et il exhortait le peuple à se repentir et à se faire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

il les prononçait. Les capitales et villes des provinces romaines qui contrôlaient les routes commerciales constituaient ainsi un excellent réseau de diffusion. Mais ces succès ne doivent pas faire oublier le grand nombre de fois où il a été mal reçu, chassé et même battu.

Pendant ses missions Paul comprit que les gentils, autrement dit les païens, étaient plus réceptifs à son message que les Juifs (Actes 13,46-47), trop conditionnés par leur propre tradition et par l'observance de leur rituel. Par ailleurs, la relative tolérance de l'Église de Jérusalem, qui avait donné son accord pour l'évangélisation des païens, prit bientôt fin, car elle ne pouvait tolérer que ces nouveaux venus, convertis par Paul, soient autorisés à négliger la Loi. Tout en restant fidèle à sa judaïté et à Israël, l'apôtre des gentils se détacha progressivement de l'Église de Jérusalem. Les deux courants devaient bientôt se séparer, les pagano-chrétiens d'un côté et les judéo-chrétiens de l'autre, rupture qui fut consommée lors de la destruction définitive du Temple en 70.

Dans ses treize épîtres, Paul n'imposait pas de règles morales trop sévères et s'en tenait à l'éthique des évangiles ; mais il s'efforçait surtout de faire comprendre à son auditoire la nature et le sens du salut apporté par le Christ. Une des originalités de son enseignement était la notion exprimée en grec par la formule *in Christo*, qui recommandait au chrétien à la fois l'adhésion à l'Église et la communion personnelle avec le Seigneur. Son enseignement, fondé sur la parité, s'adressait à des individus sans distinction de sexe (bien qu'il fût accusé de misogynie), de race, ou d'appartenance sociale. Il communiquait un message universel qui s'adressait à l'humanité tout entière. Bien avant l'Église, Paul eut donc des ambitions universalistes pour la religion dont il s'était fait l'apôtre. Il rédigea ses épîtres vers les années 50, mais auparavant, il fut appelé à Jérusalem,

s'y rendit et fut condamné et emprisonné pendant deux ans (Actes 21-26).

On l'avait accusé de semer la discorde et de transgresser la Loi des prophètes, en affirmant que le Christ avait racheté le genre humain de la malédiction de la Loi (Galates 3,13) et qu'il était la Nouvelle Loi (Romains 3,27-28). Implicitement, la tradition juive était rejetée, la Loi remplacée par la foi, afin que naisse un homme nouveau (Galates 6,15). Une fois libéré, Paul partit à Rome, où il passa deux ans en résidence surveillée, après quoi il fut relâché (Actes 21-28). Selon la tradition de l'Église, il fut supplicié à Rome en 60 ou 64 avec la foule des chrétiens accusée par Néron de l'incendie de la ville, et Pierre eut le même sort un peu plus tard. Même si ces faits manquent de soubassements historiques et sont contestés par certains exégètes, qui doutent également de l'exécution de chrétiens sur ordre de Néron, ils méritent notre attention. Clément de Rome mentionne l'exécution de Pierre et Paul avant l'année 68⁶. Quoiqu'il en soit, les Églises juive et chrétienne étaient désormais séparées, et les communautés chrétiennes, qui avaient perdu à la fois leurs chefs et leur centre de ralliement, désorientées. De Rome, ville relais, le christianisme pénétra dans les provinces occidentales et plus tard, vers 180, en Afrique proconsulaire.

Avant d'examiner la rédaction des évangiles, il est nécessaire de mentionner la version que donne Flavius Josèphe des événements relatés dans ces livres canoniques, car l'historien juif écrit avant Matthieu, Luc et Jean. En 62, il vit à Rome, et signale, dans ses *Antiquités juives* (18,63-64), que Jésus était un homme sage, honoré et suivi par un grand nombre de Juifs et de Grecs, avant d'être condamné au supplice de la croix par Ponce Pilate. Plus loin, il qualifie Jésus d'homme vertueux, et ajoute : « S'il faut l'appeler un homme. » Il parle ensuite des hauts faits

qu'il avait accomplis, de sa force de conviction et, nouvelle surprise, conclut : « Il était le Messie », alors que c'est précisément ce que les Juifs refusaient de reconnaître. Plus loin Josèphe décrit le jugement de Pilate, ainsi que la crucifixion, et déclare que ceux qui avaient suivi le Maître continuaient à l'aimer. Il évoque aussi la résurrection de Jésus et ses apparitions aux apôtres, sans exprimer le moindre doute, et précise que « beaucoup d'autres choses merveilleuses » arrivèrent, comme l'avaient prédit les prophètes⁷.

La mort de Jean Baptiste est racontée par Josèphe d'une façon très différente de celle des évangiles. Dans les évangiles, Hérode est en colère contre Jean parce que celui-ci lui défend d'épouser la femme de son frère, Hérodiade, dont il était tombé amoureux. La fille d'Hérodiade, Salomé, qui était fort belle, avait monté un complot avec sa mère pour se débarrasser du Baptiste. Au cours de la fête d'anniversaire d'Hérode, elle avait dansé de manière à séduire celui-ci, aussi lui promit-il de satisfaire n'importe lequel de ses désirs. Elle avait demandé la tête de Jean servie sur un plat (Matthieu 14,1-12; Luc 23,9-12).

Le récit de Josèphe est beaucoup plus vraisemblable. Selon lui, Hérode avait épousé la fille du roi de Petra, Arétas, mais était tombé amoureux de l'épouse de son demi-frère, Hérodiade. Afin de pouvoir l'épouser – un acte que le Baptiste et la Loi juive désapprouvaient – il décida de supprimer sa femme. Cependant, celle-ci eut vent du projet et se rendit en cachette chez son père, lui fit part de son infortune et lui demanda de venger son honneur en attaquant Hérode. Ce que le père outragé entreprit, en détruisant l'armée d'Hérode. Affaibli, contrarié dans sa passion, Hérode fut également effrayé par l'influence considérable de Jean en Judée et par les foules qui le suivaient. Il décida donc d'écartier définitivement cet obstacle⁸.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Jérusalem et dans toute l'Anatolie, des milliers de martyres eurent lieu. Ceux du III^e siècle en Syrie et en Palestine semblent avoir été particulièrement nombreux, du moins sommes-nous bien renseignés sur ceux-là par Eusèbe. Les Romains se montrèrent également d'une grande cruauté en Égypte, où la population, bien qu'encore païenne, en fut si choquée qu'elle cacha massivement les chrétiens menacés.

Certains historiens ont prêté aux martyrs un penchant pour la mort, comme forme ultime de leur ascèse et de leur désir d'imiter la Passion du Christ. Par ailleurs, les idées platoniciennes qui définissaient le corps comme la prison de l'âme, étaient très répandues dans les milieux chrétiens. Il semble pourtant que cet attrait pour la mort ne se soit manifesté que dans des cas isolés. Polycarpe, évêque de Smyrne, recommandait d'éviter de se mettre en danger, mais de rester d'une fermeté exemplaire lorsqu'il s'agissait de confesser sa foi. Cyprien ordonnait d'obéir à Dieu sans chercher à l'imiter³³. Néanmoins, la force quasi surnaturelle des martyrs pendant leurs supplices a beaucoup impressionné les nouveaux convertis.

L'émotion ainsi suscitée donna lieu à des légendes largement répandues, à en juger d'après leur diffusion et leurs représentations graphiques. Elles témoignent à leur manière du rôle des martyrs au sein de l'Église et de l'écho qu'ils suscitèrent dans la mentalité chrétienne. Dans la légende des *Sept dormants d'Éphèse*³⁴, sept chrétiens persécutés par l'empereur Dèce se réfugièrent dans une grotte où ils furent emmurés et « s'endormirent ». Cent ans plus tard, lorsque le danger était passé, et que les discussions théologiques battaient leur plein, on ouvrit la grotte. Les jeunes gens « se réveillèrent » et apparurent donc vivants, afin de prouver que les hommes ressuscitaient corps et âme, ce qui était contesté par une doctrine

déviante. Ils retournèrent ensuite dans leur tombe pour un sommeil définitif.

Une autre légende, dite des *Quarante martyrs de Sébaste*, raconte un martyre collectif. Quarante soldats romains, convertis au christianisme et basée en Asie mineure, furent sommés de faire des sacrifices aux dieux païens. Leur refus les mène, nus, sur un lac glacé, dont le rivage est pourvu d'un bain chaud, afin de les tenter d'abjurer leur foi en le rejoignant. Un renégat le fait, mais il est immédiatement remplacé par le gardien du bain qui voit quarante couronnes de gloire descendre du ciel sur les têtes des martyrs, avant qu'ils ne trouvent la mort³⁵.

Ces deux récits furent inclus dans le décor ecclésial byzantin, pourtant si peu enclin à s'éloigner des représentations strictement bibliques. Les images des quarante martyrs furent également représentées en Orient, notamment en Géorgie et en Cappadoce, où le répertoire iconographique était encore plus restreint qu'à Constantinople, ce qui montre l'importance que l'Église accordait aux « athlètes du Christ ». On leur attribuait également l'avantage de ne pas attendre le Jugement dernier pour aller au ciel (Apocalypse 6,9-11). Aussi étaient-ils considérés comme des intercesseurs privilégiés. Cela eut des conséquences sur les pratiques funéraires. Les martyrs étaient enterrés auprès de l'autel dans le *martyrion* qui leur était consacré, ou dans un autre édifice du culte, mais dans les deux cas, l'espace à proximité de leurs reliques était très convoité et généralement occupé par d'autres sépultures. On espérait qu'ainsi le martyr serait l'intercesseur des défunts en question. Grégoire de Nysse reconnaît qu'il a enterré ses parents à proximité des reliques des quarante martyrs, afin qu'ils bénéficient de leur intercession immédiate au moment de la résurrection³⁶.

D'autres images qui demeurent présentes dans les églises du VI^e au XVIII^e siècle témoignent à la fois des persécutions des empereurs romains en Orient et de l'insécurité des chrétiens orientaux après la conquête arabe. Ainsi représenta-t-on saint Georges en cavalier triomphant, transperçant de sa lance un empereur romain, généralement Dioclétien, et plus rarement Dèce, étendu sous les sabots de son cheval³⁷. D'autres saints cavaliers prenaient la même posture, mais en tuant un serpent ou un dragon, figures interchangeable du mal. Cette iconographie fut probablement inventée en Égypte, où l'on représentait le dieu Horus en cavalier plantant sa lance dans le dos d'un crocodile, comme l'atteste la statuette du IV^e siècle au Musée du Louvre³⁸, à moins que le modèle soit encore plus ancien et remonte à la sculpture monumentale sassanide, qui montre des cavaliers royaux avec des gisants sous les sabots de leurs chevaux, comme c'est le cas à Bishapur dans le Triomphe de Shapur I^{er} (avant 260)³⁹. Des scènes guerrières de ce type existaient naturellement aussi en Grèce et à Rome.

Le saint cavalier tuant un homme fut ignoré à Byzance et chez les Slaves; le cavalier transperçant un dragon n'apparut chez eux qu'au XI^e-XII^e siècle. Par ailleurs, le nombre des saints à cheval est particulièrement élevé dans plusieurs églises byzantines orientales – on en compte douze au monastère Saint-Antoine, en Égypte (XIII^e siècle), et sept à Saint-Moïse l'Éthiopien, en Syrie (XII^e-XIII^e siècle). Cela s'explique par le pouvoir protecteur qu'on leur attribuait, par le souvenir que l'on gardait de la cruauté des persécuteurs et, plus tard, par le sort peu enviable des chrétiens sous la domination arabo-musulmane, cherchant à tout prix une protection. Dans la partie occidentale du monde byzantin, où l'on n'avait rien à craindre, les saints

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour prier, Dieu étant partout présent (Jean 4,24). Si cette recommandation avait été suivie, le christianisme serait resté une secte parmi d'autres. La constitution d'une Église officielle, l'instauration d'un culte et d'un rituel était le contraire de ce que Jésus avait souhaité, mais elle assura la diffusion et la pérennité de la religion nouvelle. Lorsque l'État prit l'Église en charge une deuxième étape vers l'institutionnalisation du christianisme primitif fut franchie. Cette mutation devait changer quelque peu la nature du message christique au fil des siècles. Le philosophe russe Nicolas Berdiaeff ne disait-il pas que lorsqu'une idée ou un idéal se réalisait sur terre, il s'avilissait par la force des choses étant donné l'imperfection du monde (*Esprit et réalité*).

Ce fut le cas de l'idéal d'amour et de compassion du christianisme primitif. Bien entendu, ces valeurs ne disparurent pas, loin de là, mais tout en les respectant, l'Église manifesta désormais une certaine volonté de puissance, nécessaire à sa consolidation. L'apparition de diverses hérésies et disputes théologiques entre le II^e et le V^e siècle favorisa l'émergence d'une intolérance envers tous ceux qui n'adhéraient pas complètement à ses dogmes, menaçant ainsi l'institution. En Orient, elle fut aussi une Église impériale, étroitement jumelée avec l'État. Dans ses ouvrages, notamment dans *l'Éloge de Constantin*, Eusèbe formule une théologie chrétienne du pouvoir impérial et de celui de l'Église, appelé à le soutenir²⁴. L'empereur était l'image de Dieu sur terre et il se devait d'imiter le divin *Logos* dans son comportement. Il était « l'aimé de Dieu », avait toutes les qualités du souverain idéal, qualités qui étaient des grâces qu'il avait reçues du ciel. D'ailleurs, monothéisme et monarchie étaient inséparables, et tous deux faisaient partie du plan providentiel²⁵. L'image de l'empereur

était presque aussi sacrée que l'icône, comme nous le prouve saint Basile. En cherchant à expliquer la situation du Fils face au Père, il avait comparé ce rapport à celui qui existait entre l'image de l'empereur et sa personne.

Bien entendu, l'Église instaura sa propre hiérarchie en s'inspirant de celle de l'État, au sommet de laquelle se trouvaient les évêques, secondés par les prêtres, les diacres, les chantres et les lecteurs. À partir du IV^e siècle eurent lieu les conciles œcuméniques, placés sous la présidence de l'empereur byzantin et chargés de définir les priorités de l'Église. Ils fixèrent aussi les instances ecclésiastiques supermétropolitaines que furent les patriarchats de Jérusalem, Constantinople, Antioche, Alexandrie et Rome, gérés par un patriarche. Même s'il y avait quatre patriarchats en Orient et un seul en Occident, le pape réunissait sous son autorité l'ensemble des églises occidentales et fut considéré de ce fait comme le successeur de saint Pierre. Il se définit lui-même comme vicaire du Christ, ce qui voulait dire qu'il tenait lieu du Christ sur terre. Aussi lui accorda-t-on une primauté dès le V^e siècle, ce qui lui permit de conférer une dimension universelle au siège de Rome. Progressivement, un calendrier des fêtes fut constitué ; Pâques était la plus importante. Des liturgies en accord avec chacune d'elles et des rites se mirent en place. Un développement ultérieur du patrimoine rituel eut lieu au V^e siècle, grâce aux moines érudits du monastère Saint-Sabas, fondé en 478 dans les gorges du Cédron, près de Jérusalem.

Eusèbe témoigne du processus qui mena à la construction des premières églises. L'augmentation constante du nombre des fidèles fut telle au IV^e siècle qu'une maison ordinaire ne pouvait plus le contenir²⁶. Mais déjà bien avant s'étaient développés les cimetières chrétiens ou catacombes, dont celles à la sortie de

Rome. Leurs décors consistaient en épisodes des deux Testaments, mais également, en grande partie, d'arbres, de fleurs et de guirlandes suggérant les jardins du paradis. Les catacombes de Karmouz, près d'Alexandrie, se distinguent par des peintures particulièrement animées (IV^e siècle) représentant une série de miracles du Christ. Au cours de leurs réunions, les chrétiens priaient et, le dimanche, célébraient une forme primitive de l'Eucharistie. Le pain et le vin coupé d'eau étaient présentés aux fidèles. La liturgie était inspirée par celle des synagogues et comportait des lectures des deux Testaments, ainsi que des allocutions, les futures homélies.

La première forme de vie communautaire choisie par les chrétiens apparaît à Jérusalem et en Syrie au III^e-IV^e siècle. Elle est caractérisée par la vie en groupe, la pratique d'une ascèse, le choix de pauvreté et de chasteté. Saint Antoine ajouta à ce mode de vie de nouvelles valeurs, dont la solitude à l'écart du monde. Il s'installa dans un fortin abandonné dans le désert égyptien, et vécut ensuite pendant une quarantaine d'années dans une montagne proche de la mer Rouge (312-356). Le désir de vie contemplative faisait partie des aspirations nouvelles. Aussi la démarche d'Antoine fut rapidement imitée par des colonies de solitaires, dont les plus jeunes étaient conseillés par des anciens, mais où chacun définissait néanmoins sa propre règle.

Si Antoine était un précurseur, le monachisme institutionnel fut fondé par Pachôme (287-347) dans une haute vallée du Nil vers 315. Après des années de solitude de nombreux disciples s'étaient joints à lui afin de suivre son exemple (v. 321). Une règle commune structurant la vie quotidienne de la communauté fut constituée petit à petit. Prière, ascèse, obéissance au supérieur, partage des biens, travail manuel, séparation d'avec le monde grâce à la cloison des monastères, constituèrent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

car les adeptes de cette hérésie considéraient, comme eux, que l'âme était prisonnière du corps. Mais dans son ensemble, elle n'a pas beaucoup d'affinités avec la philosophie grecque antique. Elle prônait une séparation radicale entre un dieu parfait et un autre inférieur. Ce dernier avait en charge le monde et les hommes, dominés par le mal. Les gnostiques croyaient qu'ils étaient les préférés de Dieu et s'attribuaient une sorte d'étincelle divine, enfouie au plus profond de leur être. Mais ceci ne concernait que les élus. Les hommes dominés par leurs instincts demeuraient limités à leur corps, et une autre catégorie, plus évoluée, constituait un stade de développement intermédiaire entre les deux. Quant aux élus, ils étaient censés se libérer du mal par l'introspection et l'ascèse. Cependant, certains d'entre eux penchaient vers le libertinage, considérant que la chair, qui appartenait au monde matériel, était méprisable, si bien que l'on pouvait en abuser et même la maltraiter. Une théorie de la Création originale donnait des explications sur la mort, le mal, et l'Incarnation. Enfin, Jésus était imaginé comme deux personnes, la première étant l'enveloppe charnelle de la seconde, céleste. Par conséquent, l'homme Jésus n'était qu'une apparence, nullement né d'une femme et libéré de la souffrance⁴. L'Église était rejetée et le judaïsme également. Les prédicateurs gnostiques les plus connus furent Basilide d'Alexandrie et Carpocrate qui exporta la doctrine à Rome.

La connaissance de la gnose a beaucoup progressé depuis la découverte des manuscrits de *Nag Hammadi* en Haute Égypte, en 1945. Elle révéla cinquante-trois traités, assemblés au IV^e siècle et répartis sur treize rouleaux de papyrus⁵. Il s'agit de traductions coptes faites à partir de manuscrits grecs antérieurs. Parmi elles figurent l'évangile de Juda et celui de Thomas, dont il a déjà été question, ainsi que les Actes de Jean,

particulièrement intéressants, et l'Évangile selon Philippe qui présente Marie-Madeleine comme la compagne inséparable du Christ, compagne qu'il embrassait sur la bouche et dont Dan Brown s'est inspiré pour son *Da Vinci Code*. Pourtant, le texte de cet évangile est ambigu et certains exégètes pensent que Marie-Madeleine n'y est pas considérée par Jésus comme une femme, mais davantage comme une camarade, voire un compagnon. Leur baiser est interprété comme un échange de leur souffle spirituel⁶. Notre époque, si portée sur le sexe, a évidemment incité Dan Brown à choisir l'interprétation qui permettrait de vendre le plus de livres. Seulement il aurait fallu raconter l'histoire du point de vue du romancier qu'il est d'ailleurs, et ne pas la présenter comme un fait historique. Enfin, l'évangile de Pierre dissocie Jésus du Christ. Le premier était, selon lui, un prophète qui aurait été investi, au moment du baptême, par l'être céleste du Christ. Il s'agit là, comme dans toutes les autres doctrines, de la difficulté de faire cohabiter le divin et l'humain dans la même personne.

C'est un dualisme encore plus radical qui caractérise le manichéisme, créé par Mani (216-276) à Séleucie-Ctésiphon, et soutenu par l'empereur perse Shapur I^{er}. Cette doctrine s'est surtout répandue en Perse, en Égypte et en Asie mineure et n'est pas sans rapport avec le zoroastrisme ou mazdéisme, bien implanté en Perse depuis l'Antiquité (environ 1000 avant J.-C.). Mani affirmait que deux principes coéternels, le bien et le mal, la lumière et les ténèbres se combattaient dans l'univers ainsi que dans chaque homme. Par l'ascèse et un régime alimentaire végétal, celui-ci pouvait faire prédominer la lumière sur les ténèbres et obtenir le salut. L'Incarnation, la mort et la résurrection de Jésus étaient reconnues comme vraies. Satan était responsable de tous les maux et de toutes les imperfections

humaines. Mani se considérait comme le dernier des prophètes et comme « Illuminateur », investi par le ciel. Ses successeurs comparèrent son destin à celui du Christ, car sa mère s'appelait Marie et parce qu'il subit le martyre. La découverte des manuscrits coptes de Medinet Madi et d'une importante documentation, issue des fouilles archéologiques de Dahlah, ont été un apport précieux pour la connaissance de cette doctrine au XX^e siècle⁷.

Les Pères s'opposèrent à ces doctrines et nièrent l'existence du mal comme substance en y voyant un accident, un acte contraire à la loi divine. Gnosticisme, manichéisme et d'autres doctrines déviantes furent donc déclarés hérétiques par l'Église, condamnation qui ne résolut ni le problème de l'identité de Jésus, ni celui de la nature de la Vierge. L'Annonciation sous-entend l'Incarnation du Verbe divin, mais ce fait changeait-il la nature de Marie ?

Les grandes disputes christologiques commencèrent avec Arius (v. 256-336), prêtre alexandrin, éduqué à Antioche, qui ne reconnaissait qu'un seul Dieu, le Père, seul « inengendré », qui créa le Verbe ou le Fils, certes parfait, mais non éternel puisque créé. Le Christ était divin, mais par adoption et non par nature, car il ne pouvait y avoir deux « inengendrés », et il était subordonné au Père. Le Père et le Fils n'étaient pas de la même substance. Ainsi Arius s'opposait à la doctrine de l'Église officielle qui les avait déclarés consubstantiels. Deux petits synodes furent convoqués par les alliés d'Arius, dont l'un en Palestine, afin de confirmer et de propager ces idées.

L'opposition la plus violente vint de l'école d'Alexandrie qui convoqua un concile en 319. Le Père et le Fils furent déclarés coéternels et consubstantiels, et Arius, excommunié⁸. Mais l'affaire n'était pas close pour autant, car Arius fut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rapprochées. Cependant, les préoccupations religieuses tenaient une telle place dans la vie des fidèles qu'un nouveau besoin se fit sentir : on voulait voir le merveilleux monde céleste dont on entendait parler, mais qui demeurait invisible. Comment était-il ? Le Christ, la Vierge, les prophètes et les saints avaient une enveloppe charnelle et on se sentirait plus près d'eux si on pouvait la connaître. Les autorités ecclésiastiques s'empressèrent de combler cette frustration par le truchement de l'image. C'est ainsi que se généralisa le décor figuré à l'intérieur des églises qui fut à la fois un rappel des deux Testaments et une sorte de miroir de la liturgie. Parallèlement à cette tendance se posa la question du visage du Christ, de la Vierge et des saints. Les réponses ne se firent pas attendre.

On attribua aux personnages sacrés des visages d'Orientaux idéalisés, mais pendant environ un siècle une hésitation se laisse observer quand à la physionomie de Jésus. Sur les sarcophages paléochrétiens, il a le plus souvent les traits d'un éphèbe imberbe, aux cheveux courts et bouclés et aux joues rondes. Mais parallèlement à ce type apparut dès le IV^e siècle celui d'origine syropalestinienne de l'Oriental barbu, à l'ovale et au nez allongés et aux cheveux longs et lisses, qui fut le seul retenu par la postérité. Le type oriental de Jésus est déjà présent à Rome au IV^e siècle, notamment dans les mosaïques des catacombes de *Comodilla* et de *San Pietro e Marcellino*. Au VI^e siècle, on hésite encore et dans les mosaïques de Ravenne on trouve les deux visages, mais déjà le type oriental prend le dessus.

La Vierge fixait le fidèle de ses grands yeux noirs et un voile, le *maphorion*, lui cachait les cheveux, et une partie du front. C'était le même que celui porté par les femmes orientales de cette époque et encore aujourd'hui. Les visages furent traités

selon les exigences du style byzantin qui s'était formé au cours du V^e et VI^e siècle, soustendu par le désir de représenter l'esprit qui animait les formes et non pas les formes pour elles-mêmes. Ce style est également présent en Palestine, comme on peut le voir à une vingtaine de kilomètres de Jérusalem, à l'église médiévale d'Abou-Gosh. Cependant, on ne renonça qu'en partie aux canons de beauté légués par l'Antiquité. Comme Platon, les Pères grecs considéraient que la Beauté et le Bien étaient une seule et même valeur, qui exigeait des traits réguliers et des proportions harmonieuses pour les visages. Mais il fallait aussi spiritualiser ces traits, et c'est là qu'intervint l'apport proprement byzantin. Toutes les formes furent dématérialisées en réduisant ou en supprimant leur modelé et en les cernant par un contour foncé qui les aplatissait encore davantage ; les visages furent également soumis à une stricte symétrie ; enfin, en agrandissant les yeux, réputés être les miroirs de l'âme, en réduisant le volume des lèvres, en affinant et en allongeant le nez aux narines pincées, en aplatissant les corps tout en respectant leur organicité, on obtint des figures idéalisées, belles, légères, sereines, parfois un peu sévères, dont l'impact sur le spectateur se laisse observer encore aujourd'hui.

Ceci acquis, le style byzantin avait encore du chemin à faire pour devenir lui-même. La sacralisation de l'image et le contact supposé entre la représentation et le représenté, exigeaient des portraits authentiques pour les personnages bibliques qu'aucun des contemporains n'avait pourtant vus. L'authenticité des portraits ne pouvait donc être établie qu'à l'aide de légendes, dont la plus importante fut celle du *Mandyliion* ou Sainte Face, déjà mentionnée. Elle fut probablement constituée au IV^e siècle, mais ne se répandit qu'au VI^e, lorsqu'on attribua une fête et une liturgie au *Mandyliion* à Edesse²⁷.

La légende est assez longue et comprend de nombreux rebondissements, mais elle se laisse résumer par ses principaux épisodes. Atteint d'une maladie mortelle, le roi Abgar avait envoyé un émissaire à Jésus en le priant de venir à Edesse pour le guérir. Ne pouvant s'y rendre, Jésus appuya une serviette mouillée sur son visage et ses traits y laissèrent leur empreinte. Emporté auprès du roi, ce portrait le guérit dès qu'il l'eut touché et fut, dès ce moment-là, honoré comme une relique. L'empreinte miraculeuse accomplit également d'autres miracles et sauva la ville lorsqu'elle fut assiégée. Au X^e siècle, elle fut achetée par les Byzantins et emportée en grande pompe à Constantinople. Pendant l'office célébré à cette occasion à Sainte-Sophie, elle fut même installée sur un trône spécialement aménagé pour elle. Des icônes du *Mandyllion* – visage du Christ, sans cou, sur serviette blanche – apparurent rapidement, et le programme iconographique des églises intégra également le sujet.

Pour le portrait de Marie, la légende était plus simple. On décréta que l'évangéliste Luc l'avait croqué sur le vif, et certaines icônes tardives montrèrent même l'apôtre en train de peindre son modèle. Quant aux saints, ils étaient représentés, disait-on, d'après les visions qu'en avaient eu des « hommes dignes de foi ». On ne donna pas beaucoup d'explications concernant les anges car les victoires antiques en avaient depuis longtemps fixé la forme.

Et Satan ? me direz-vous, comment en a-t-on fixé son apparence ? Les symboles du mal et du pêché, figurés comme des animaux à sang-froid ou rampants, qui abondent dans le décor sculpté des églises du monde occidental, sont totalement absents dans les édifices du culte orientaux. Une exception était faite pour Satan, lorsque sa présence était absolument nécessaire, notamment dans les images du Jugement dernier, des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mes remarques glissaient sur une surface lisse et tombaient dans le vide. Raphaël avait pris mon bras et le serrait très fort, ce qu'il ne faisait évidemment jamais. Il ne se rendait pas compte de son geste, enfoncé dans la profondeur de ses pensées. Si je m'étais doutée. mais on ne peut pas toujours prévoir la résonance qu'aura un mot chez l'autre. De la dynamite. En tout cas, il fallait en sortir, remonter rapidement à la surface, et c'était à moi de favoriser cette remontée. Non pas par un discours persuasif, des arguments, Raphaël ne les entendrait pas. Il fallait tout simplement casser le fil qui menait à ces ténèbres suspectes, et donc parler de tout autre chose. Interrompre le courant tumultueux qui charriait des « pensées-limites », oui, je les appelais ainsi parce qu'elles se situaient quelque part au-delà de ce que ma conscience me permettait d'aborder. Donc, je devais intervenir très vite. Seulement ma tête était vide. Mon interlocuteur l'avait vidée. Enfin, un courant d'air tiède effleura ma nuque et me libéra.

– Où est donc ce fichu café ? Je commence à avoir mal aux pieds, et il fait de plus en plus chaud.

Il s'arrêta, lâcha mon bras, sortit un mouchoir pour essuyer ses lunettes. Ensuite il me regarda longuement, comme s'il ne m'avait jamais vu. Je me demandais ce qui allait se passer lorsqu'il se redressa en jetant résolument ses épaules en arrière et en respirant à fond.

– Notre café nous attend, soyez en sûre, mais il faut encore avancer vers la gauche. Il fit un geste vague. C'est vrai, nous avons pas mal marché, mais notre Éden se trouve dans un quartier périphérique. C'est ainsi. Il n'y a pas beaucoup d'arbres à Jérusalem, et là, vous verrez !

Après un silence il reprit sur un autre ton :

– Dans la *Crise de la culture* (p. 59), Hannah Arendt s'étonne que les hommes, qui ne sont pas comme les animaux

des membres de leur espèce mais des individus, soient mortels, alors que le Cosmos est immortel². Seulement aujourd'hui, les astrophysiciens prétendent que le Cosmos lui-même est mortel puisque toutes les planètes, étoiles et galaxies le sont, alors, franchement, Dieu ou le diable, quelqu'un est derrière tout ça, et se moque bien du monde !

Le café qui s'offrait maintenant à nous était réellement charmant. En retrait par rapport à la zone proprement urbaine de Jérusalem, il était perché sur une sorte de promontoire et ses quelques tables languissaient à l'ombre de vieux oliviers aux courbes tourmentées. Parmi ces autochtones on remarquait deux invités, un figuier et un palmier malingre qui ne donnait sûrement pas de fruits. Une serveuse aux cheveux de jais nous apporta des glaces, couronnées de crème fouettée, à l'américaine. De petits chefs-d'œuvre. Je repensais au directeur du kibboutz.

– Raphaël, n'avez-vous pas dit à votre ami du kibboutz, qu'il y avait aussi de bien bonnes choses dans la vie, oh des banalités, mais des banalités vraies, tels que l'amour, l'amitié, la beauté, les arts, la mer translucide, enfin des glaces succulentes consommées sous un toit de feuilles ?

– Il ne m'aurait pas compris, mais moi j'en suis convaincu.

Une dame assez forte en robe bleu ciel s'assit à la table voisine de la nôtre et y posa son opulente poitrine que le décolleté de sa robe ne pouvait entièrement contenir. Elle faisait de grands gestes pour attirer l'attention de la serveuse. Quelques minutes après avoir obtenu ce qu'elle voulait, elle s'adressa à Raphaël :

– Il fait bon ici, n'est-ce pas ?

Raphaël opina et me chuchota à l'oreille :

– Décidément, rien n'est parfait sur terre !

La dame entama une conversation sur l'huile d'olive : comment devait-on la choisir et où l'acheter.

Elle m'incommodait et je le fis savoir à Raphaël.

– Vous vouliez connaître l'homme de la rue, me répondit-il, et bien le voilà, il est courant ici que des inconnus vous parlent et parfois ils vous font même des confidences. Nous sommes en Orient et l'Orient est exubérant.

Là-dessus, il se leva et se planta devant notre voisine. Il lui dit quelques mots, s'inclina légèrement et revint s'asseoir.

– Que lui avez-vous dit ?

– Je me suis d'abord excusé, et ensuite je lui ai fait savoir que j'étais avec une étrangère qui voulait récolter toutes sortes d'informations sur Jérusalem, et que je ne disposais que de peu de temps pour accomplir ma mission. J'ai ajouté que si l'on m'interrompait, je perdais le fil de sorte que tout était à recommencer.

– Bien joué, Raphaël. Cependant vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous portiez ce képi quand nous nous sommes rencontrés. C'était encore le soleil ?

– Ah, la *kippa* ? Je venais de chez Sarah, où j'étais allé rendre des livres à son père.

– Alors vous trompez père et fille en vous faisant passer pour un juif orthodoxe ?

– Oui et non. Je ne leur ai jamais rien dit de tel. Il est vrai que la *kippa* permet de le supposer, mais certains la portent aussi sans raison religieuse, par tradition. Ainsi je ne dis pas de mensonge et je laisse planer un doute.

– Elle ne vous a pas posé de questions ?

– Pas encore, mais je sens que ça ne saurait tarder. Inutile de vous dire qu'à cette idée, je panique.

– Lui avez-vous parlé de vos sentiments ?

– Non, je ne les cache pas, mais je n'ai rien formulé par des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

du XIV^e siècle une version schématique de ce type iconographique remplace le Christ au-dessus de la croix par un agneau⁶, ce qui est étonnant puisque le Concile *Quinisexte*, appelé aussi *in Trullo*, qui s'était tenu au palais impérial de Constantinople (680-681), avait défendu la représentation du Christ par des symboles, dont l'Agneau⁷, décision qui ne fut pas suivie en Occident.

– Les Éthiopiens étaient monophysites, ce qui leur permettait sans doute d'ignorer Constantinople.

– Pas autant qu'on le pense généralement. Mais c'est un autre sujet.

Raphaël se concentrait visiblement, les sourcils froncés :

– J'ai remarqué une œuvre curieuse à Venise qui n'est pas sans rapport avec notre schéma. Elle relève du même cheminement intellectuel.

– À Venise ?

– À Saint-Marc, il y a un cyborium sculpté et là...

– Je vois très bien. C'est pratiquement le même schéma que celui-ci, seulement le Christ, sous forme d'Agneau, apparaît dans un médaillon, non pas au-dessus de la croix, mais au croisement de ses bras, un type iconographique appelé *niketerion*. Deux petits personnages se tiennent debout au pied de la croix et les astres sont figurés par des personnifications⁸.

– Exactement.

– Ce schéma-là existe aussi sur les ampoules palestiniennes d'Italie, mais l'Agneau est remplacé par le Christ en buste.

– Est-ce que l'on sait quelque chose sur l'origine formelle de ce schéma ?

– Il s'agit probablement encore une fois de modèles impériaux triomphaux d'origine antique, repris par les Byzantins.

– D'accord. Au fond, l'élaboration du schéma m'intéresse nettement moins que son sens. Si je vous ai bien compris, on est en droit d'affirmer qu'on a eu du mal à accepter l'Incarnation ?

– Sans doute. Les chrétiens se sont déchirés pendant plus d'un siècle pour savoir quelle était la véritable nature du Christ. D'ailleurs, avant le schéma des ampoules, au IV^e siècle, la même difficulté dans la croyance est exprimée un peu autrement sur les portes de bronze de l'église Sainte-Sabine à Rome. Le Christ y est représenté les bras écartés, comme ceux d'un crucifié, mais la croix manque. Ce schéma est également présent sur les ampoules de Terre sainte⁹.

– Je trouve l'image de notre fiole vraiment intéressante d'un point de vue psychologique. La mort est un terme tellement définitif qu'il nous met mal à l'aise, que l'on soit croyant ou non. Même si on lui prête des arrière-plans souriants – ce que font presque toutes les religions – elle demeure une expérience irréductible et inacceptable. Certes, les martyrs chrétiens l'ont accepté, beaucoup de héros de guerre ou de résistance aussi, et leur courage est admirable. Aujourd'hui nous avons les kamikazes islamistes qu'on ne saurait admirer, mais qu'on peut plaindre d'avoir été manipulés, bref, j'ai toujours cru – sans mettre en cause leur foi, leur idéal ou leur détermination – qu'il s'agissait aussi, je dis bien « aussi », et seulement lorsqu'ils avaient le choix, de personnes dont le psychisme était marqué par une tendance suicidaire, tendance exploitée adroitement par leurs chefs. Je parle, je parle, mais je devrais me sauver.

– Attendez, ne partez pas avec une fausse idée sur les premières images du Crucifiement. Il y a d'autres schémas palestiniens de haute époque, qui relèvent, certes, du même esprit, mais dont le langage plastique n'est plus symbolique, mais narratif et donc un peu plus près de la réalité. Ces schémas

ont également été créés en Orient. Ils vont émigrer plus tard vers l'Italie.

– J'ai lu une description d'une œuvre disparue, dont le sens n'est pas clair pour moi. Il s'agit d'une mosaïque dans la chapelle d'Adam (VII^e siècle) du Saint-Sépulcre de Jérusalem. C'est une croix couverte de gemmes avec le portrait du Christ en médaillon à la croisée des bras. Elle est plantée sur une estrade munie de marches et flanquée par deux anges¹⁰. Elle a aussi une grande inscription en lettres grecques « NICKA », autrement dit, victoire ou victorieuse. Vous la connaissez ?

– Bien sûr. Mais la signification de cette image est tout à fait différente de celle de votre ampoule. L'inscription, l'estrade, les gemmes, les deux anges en adoration, tout indique le triomphe. C'est une représentation du Christ empereur victorieux par la croix au moment de sa seconde venue, selon Matthieu (24,30). L'évangéliste nous apprend que le retour du Christ sera annoncé par une croix dans le ciel et qu'il viendra « sur les nuées (...) avec puissance et une grande gloire ». Cependant, il s'agit probablement là d'un schéma qui dérive d'une image créée précédemment à Constantinople avec le portrait de Constantin I^{er} à la place du Christ. On a conservé le fragment d'une croix de bronze avec un jeune prince d'époque post-constantinienne à la croisée des bras, qui se trouve à Aquilée, en Italie et reproduit probablement ce schéma plus ancien.

– Et les images réalistes de la Crucifixion ?

– Je me suis beaucoup avancée avec le terme « réaliste », disons plutôt qu'il s'agit de représentations plus narratives que les précédentes. On en trouve aussi sur les ampoules de Monza et de Bobbio, dans des miniatures syriaques du VI^e siècle, notamment dans l'Évangile du moine Rabula et ailleurs. Le Christ est bien sur la croix, mais sans souffrir le moins du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

encore loin, ajouta-t-il tout en dirigeant de nouveau son regard vers le ciel.

– J’espère qu’on ne trouvera pas un moyen de les dévier, comme je l’ai entendu dire.

De plus en plus de gens passaient en contrebas du café-restaurant. En les apercevant, Raphaël se leva brusquement:

– Il est temps d’y aller, seules les rangées sont numérotées, pas les places. Il est même déjà un peu tard.

Sarah bondit, Raphaël empoigna un sac rempli de coussins et pendant que nous marchions vers l’amphithéâtre fortement éclairé par des projecteurs, elle désigna les coussins et demanda:

– Pourquoi ?

– Mais pour que les dames distinguées que vous êtes puissent s’asseoir confortablement, répondit-il en cherchant la main de Sarah.

C’est ainsi que nous avons « vécu », dans une sorte de communion esthétique et émotionnelle à trois, cet opéra inspiré, avec pour cadre un décor inédit. La mélodie de la prière de reconnaissance que chantait le chœur au dernier acte m’habita pendant le reste de la soirée. Sarah m’avait également intéressé.

1. En 1011, David est proclamé roi par les Anciens et fait de Jérusalem sa capitale (A. Dieckhoff, *L’histoire d’Israël, op cit.*, p. 99).

2. A. Grabar, *Les Ampoules de Terre sainte*, Paris, Klincksieck, 1958, pl. XXXII.

3. Dans sa description, André Grabar (*Ampoules de la Terre sainte, op. cit.*, p. 33) ne mentionne pas les clous qu’il n’a probablement pas vus, car il faut regarder l’objet avec une loupe pour les distinguer.

4. Nurenberg, *Document NI (Nazi industrie)* n° 7184.

XV

L'église de Bethléem et autres découvertes

Le lendemain, jour de repos d'Hélène Andropoulos, nous avons convenu de flâner un peu dans la vieille ville, côté palestinien. Mon départ approchait et je n'avais pour ainsi dire pas eu de contact de ce côté-là. « Je veux bien y aller avec vous, mais pour ce qui est des contacts éventuels, je suis un peu sceptique », avait-elle répondu à ma demande. Arrivée trop tôt à notre rendez-vous, j'e longuais la *Via Dolorosa*, ce Chemin de croix de Jésus montant vers le Calvaire, bordé d'églises et de monastères. Une procession de moines franciscains y avait lieu chaque vendredi, et des cortèges plus nombreux longeaient cette rue pendant le temps pascal et plus particulièrement pendant la Semaine sainte du carême.

La première station, où Pilate avait prononcé son jugement, était devenue une école coranique, la deuxième, lieu de la Flagellation se trouvait au monastère franciscain du même nom, qui abritait le fameux *Institut d'études bibliques, géographiques et archéologiques*, ainsi qu'un musée. Après avoir reconnu le couvent français de Notre-Dame-de-Sion (IX^e siècle), j'e bifurquais à gauche pour trouver la troisième station, celle de la première chute de Jésus portant la croix. La quatrième était indiquée par une petite chapelle. La rue en pavés inégaux et plus ou moins branlants faillit me décourager, mais j'arrivais rapidement à la quatrième et cinquième station et m'arrêtais à la sixième, où la légende catholique romaine situait le geste d'une femme qui essuya le front de Jésus et trouva sur la serviette employée à cet effet l'empreinte de son visage.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

identification des écuries de Salomon a finalement été abandonnée.

– D'accord, d'accord. Cependant, d'autres fouilles dans les cités bibliques de Haçor et de Gézér complétèrent ces données¹⁸. Grâce à elles, on sait qu'il faut distinguer la Judée d'Israël, alors que la Bible parle parfois d'une grande monarchie unifiée, centrée autour de Jérusalem, et gouvernant l'ensemble la terre d'Israël¹⁹.

– Que s'est-il passé ensuite, côté trésor ? demanda Hélène.

Salomon posa son verre et prit un air mystérieux :

– À partir de là, l'histoire est moins sûre, même pas sûre du tout, cependant elle m'a été racontée par des historiens. Il s'agit d'un berger français du XV^e siècle devenu brusquement très riche et d'un certain abbé Béranger Saunière de Rennes-le-Chateau qui aurait trouvé le trésor au XIX^e siècle. Mais ce sont probablement là des fables.

– Est-ce que ces historiens y croyaient ?

– Je ne sais pas.

– Il est certain que les Templiers avaient reçu beaucoup de dons et étaient devenus richissimes. Ils transféraient l'argent en Terre sainte, ce qui leur valut le sobriquet de « banquiers », mais de là à prétendre que le trésor a été retrouvé...

Pendant un long moment, Salomon eut l'air de suivre ses pensées, comme s'il avait été seul, puis il leva la tête :

– Ce trésor doit quand même être quelque part ! Qui sait, on dit que le Vatican est fabuleusement riche, c'est peut-être lui qui a profité des tonnes d'or du Temple ?

– En tout cas, une telle hypothèse serait plus crédible.

Hélène semblait se désintéresser du trésor et revint sur le Salomon biblique :

– Ce grand roi est mort très vieux, vers 925 avant notre ère,

enfin selon la légende. De jeunes vierges réchauffaient sa couche, mais il n'avait plus la force d'en profiter, sa vieillesse a été moins glorieuse que sa vie.

L'étudiant réprima un sourire.

– En tout cas, ce sont les femmes qui l'ont perdu. Il a même introduit des étrangères dans son harem – pourtant composé de 700 jeunes beautés, ce qui aurait pu suffire – alors qu'une telle initiative était formellement interdite par Yahwé (1 Rois 11,4-8). Ces étrangères poussèrent le roi à adorer d'autres dieux, notamment Astarté, la divinité des Sidoniens. Aussi l'Éternel punit Salomon et il le remplaça par un homme du peuple, Jéroboam, qui s'égara également en adhérant à d'autres cultes et provoqua une fois de plus la colère de Yahwé. Tout ceci devait rappeler aux Hébreux qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu, un seul Temple et un seul culte.

– Vous vous intéressez particulièrement à la Bible ?

– Non, c'est ma copine, qui est historienne.

Le jeune homme avala le reste de sa boisson et nous quitta pour un cours du soir. Quant Hélène et moi, nous passâmes un bon moment sous les parasols rayonnant.

1. M.-J. Mondzain, *L'image peut-elle tuer ?*, *op. cit.*, p. 238-239.

2. R. Debré, *Un candide en Terre sainte*, Paris, Gallimard, 2008, p. 49.

3. Sur ces mosaïques : L.H. Vincent et F.M. Abel, *Bethléem, Le sanctuaire de la Nativité*, Paris, 1914, p. 164; R. W. Hamilton, *The Church of the Nativity, Bethléem*, 2^eéd. Jérusalem, 1947, p. 59-69.

4. Ces baldaquins avec les autels devaient suggérer le bēma (sanctuaire), l'espace le plus sacré de l'église.

5. H. Stem, « Les représentations des conciles de l'église de la Nativité à Bethléem », in *Byzantion*, XI, 1936, p. 441.

6. Sur le Million et ses décors successifs : Grabar, *Iconoclasme, op. cit.*, p. 55-56. Sur les schémas des conciles avec la représentation d'un groupe d'évêques : T. Velmans, « La présence des croisés dans la périphérie orientale du monde Byzantin et ses conséquences sur la peinture du XII^e et XIII^e siècle », in *La Méditerranée, op. cit.*, p. 165, n. 44.

7. *Ibid.*, p. 164, n. 41.

8. *Ibid.*, p. 166, n. 47.

9. T. S. R. Boase, « Mosaic, Painting, and Minor Arts », in *A History of the Crusades*, vol. III, *The Art and Architecture of the Crusader States* (éd.) K.M. Setton et H. Hazard, Visconsin, 1977, p. 123, n. 9.

10. T. Velmans, « La présence des croisés dans la périphérie orientale du monde Byzantin et ses conséquences sur la peinture du XII^e et XIII^e siècle », in *La Méditerranée, op. cit., op. cit.*, p. 166, n. 53 ; J. Folda, « Painting and Skulpture in the Latin Kingdom of Jerusalem », 1099-1291, in *A History*, *op. cit.*, p. 259.

11. C. Enlart, *Monuments des croisés dans le royaume de Jérusalem*, II, Paris, 1928, p. 468-469.

12. J. Folda, « Painting and Skulpture in the Latin Kingdom of Jerusalem », 1099-1291, in *A History, op. cit.*, p. 261-264.

13. P. L. Bust Thiele, « Die Mosaiken der Auferstehungskirche in Jerusalem und die Bauten der Franken im XII Jahrhundert », in *Frümittelalterliche Studien*, 13, 1979, p. 464.

14. *Ibid.*, p. 446.

15. J. B. Henessy, « Preliminary Report on Excavation at the Damascus Gate », Jerusalem, in *Levant*, II, 1970, p. 24s. ; L.-A

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

massacres lorsque les sultans récupéraient les territoires qu'ils avaient dû céder auparavant aux chevaliers d'Occident.

La Cinquième croisade (1217-1219), d'abord victorieuse lorsque les croisés prirent Damiette (1219) et marchèrent sur Le Caire, se solda par un échec, et de ce fait, incita le pape Honorius III à lancer un appel à la sixième expédition en Terre sainte (1228-1229). À sa tête, Frédéric II de Hohenstaufen gagna Acre et conclut le traité de Jaffa avec le sultan égyptien al-Malik al-Kamil, récupérant ainsi Jérusalem, Bethléem et Nazareth. Par calcul ou conviction, il s'était montré très respectueux de l'islam, ce qui avait contribué à ses succès diplomatiques et lui valut la considération des musulmans. Ainsi, il fut accueilli à Jérusalem par le représentant du sultan qui lui offrit les clés de la ville. Suivi par ses troupes allemandes et italiennes, ainsi que par les chevaliers teutoniques, Frédéric se couronna lui-même au cours d'une messe au Saint-Sépulcre, en l'absence du clergé. Une décennie plus tard, les Tartares d'Asie centrale, mercenaires du sultan d'Égypte, pillèrent Jérusalem et massacrèrent les chrétiens (1244). La septième croisade (1248-1250) devint donc inévitable et fut conduite par Louis IX. Après diverses péripéties (capture et libération du roi par l'ennemi), elle s'acheva par un désastre pour les croisés, de même que la huitième croisade (1270-1291), au cours de laquelle ils perdirent définitivement tous les territoires du Levant.

Selon le témoignage des chroniqueurs, les croisés avaient été éblouis par les villes orientales qu'ils découvraient et dont la plupart profitaient de l'héritage antique auquel s'ajoutaient les acquis de la civilisation byzantine. Il ne s'agissait pas seulement de Constantinople et de Jérusalem, mais aussi d'Antioche, d'Éphèse, de Tripoli et de bien d'autres cités²². D'ailleurs, une fois la tourmente passée et le littoral oriental de la Méditerranée

conquis, Jérusalem, semblable à un village à l'époque musulmane, était devenue une ville d'environ 30000 habitants, grâce à l'afflux de pèlerins, de navigateurs, d'aventuriers de toutes sortes, de marchands vénitiens, pisans, génois et amalfitains.

Les croisés s'étaient installés durablement dans la région et avaient constitué les États chrétiens de Terre sainte : le comté d'Edesse, la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli et le royaume latin de Jérusalem. Avec le temps, les animosités entre belligérants avaient diminué, de sorte que la population musulmane locale fut tolérée. Des ordres chevaleresques avaient été créés, tels les Hospitaliers et les Templiers, dont les membres furent à la fois moines, soldats, et grands bâtisseurs. Postés aux endroits stratégiques pour défendre les territoires conquis, ils s'appliquaient aussi à protéger les malades, les pauvres et les faibles.

Rien n'est moins étonnant que cet enracinement des Occidentaux en Syrie et en Palestine. Les chevaliers y avaient trouvé des conditions de vie infiniment plus confortables que celles dont ils disposaient chez eux. Ils étaient habitués à résider dans de sombres et glaciales forteresses au mobilier rudimentaire. En Orient ils trouvèrent une température clémente, des palais pavés de marbre et décorés de mosaïques. Des meubles en bois précieux, gravés ou sculptés, de somptueux tapis, de la vaisselle en porcelaine et des plats en argent étaient à leur disposition, sans parler des bains, des toilettes et des égouts dont étaient pourvues la plupart de leurs demeures.

Les princes et les nobles avaient épousé des princesses byzantines, syriennes ou arméniennes. Les soldats avaient fait de même, s'alliant à des femmes issues de la population locale, dont parfois mêmes des sarrasines baptisées auparavant. Voici ce qu'en dit Foulques de Chartres vers 1124 : « Ils (les Francs) se

sentirent tantôt syriens, antiochiens, arméniens (...) et chacun d'eux parle plusieurs langues²³. » Ces nouveaux venus surent cultiver la terre en plantant des arbres fruitiers, des légumes, des plantes aromatiques et de la canne à sucre, après avoir réalisé de grands travaux d'irrigation. Ils développèrent le commerce et établirent des rapports constants avec des comptoirs aux mains des musulmans, comme ceux de Damas et d'Alep et d'autres en Asie mineure, en Perse et aux Indes. Les tissus de soie *damassinés*, les brocarts d'Antioche, les moires de Tripoli, la céramique et la verrerie que l'on produisait aussi à Tyr et Saint-Jean-d'Acre, enfin des tapis de toutes sortes, furent exportés en Occident par mer, partant généralement du port de Jaffa. Aussi reconnaît-on les précieux tissus orientaux représentés sur les nobles dans les tableaux italiens contemporains et postérieurs ; ce n'est pas un hasard, car les marchands de Venise et de la côte amalfitaine avaient établi leurs comptoirs à Saint-Jean-d'Acre, afin de mieux contrôler leurs exportations. Les produits de l'agriculture furent également exportés avec succès, ainsi que des fourrures provenant du royaume chrétien voisin de Petite Arménie²⁴.

Parmi les constructions des Francs, les plus impressionnantes furent le monumental Crac des chevaliers qui avait la taille d'un village et abritait jusqu'à deux mille combattants en cas de besoin, le château de Margat à Qalat Margat, qui appartenait depuis 1186 aux Hospitaliers, et l'imposant donjon de Chastel Blanc à Salitha, occupé par les Templiers; ces trois chefs-d'œuvre se trouvent aujourd'hui en Syrie. Le Crac, remis aux Hospitaliers en 1142, a gardé quelques beaux fragments de peinture murale de style byzantin, dans sa chapelle et à l'extérieur de celle-ci²⁵. Saint Louis fit bâtir les murailles titanesques et creuser le fossé qui entourait Césarée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Roman de l'Élysée, François d'Orcival.
Le Roman de Tolède, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.
Le Roman de l'Italie insolite, Jacques de Saint-Victor.
Le Roman du Festival de Cannes, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks
Le Roman des amours d'Elvis, Patrick Mahé.
Le Roman de la Bourgogne, François Céséra.
Le Roman de Rio, Axel Gyldén.
Le Roman de la Pologne, Beata de Robien.
Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques, Jean-Paul Caracalla.
Les Romains de Venise, Gonzague Saint Bris.
Le Mystère des Tuileries, Bernard Spindler.
Le Roman de la Victoire, Bertrand de Saint-Vincent.
Le Roman de Québec, Daniel Vernet.
Le Roman de Mai 68, Jean-Luc Hees.
Le Roman d'Israël, Michel Gurfinkiel.
Le Roman de Bruxelles, José-Alain Fralon.
Le Roman de Pékin, Bernard Brizay.
Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique, Audrey Claire.
Le Roman de mes chemins buissonniers, Jean-Pierre Fleury.
Le Roman du désert, Philippe Frey.
Le Roman d'un pianiste, Mikhaïl Rudy.
Le Roman de Bretagne, Gilles Martin-Chauffier.
Le Roman de Madrid, Philippe Nourry.
Le Roman de Cuba, Louis-Philippe Dalembert.
Le Roman de Marrakech, Anne-Marie Corre.
Le Roman du Mexique, Babette Stem.
Le Roman du Vatican secret, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.
Le Roman de Nice, Jean Siccardi.
Le Roman de Saint-Tropez, Nicolas Charbonneau.

Les Amours de Hollywood, Pierre Lunel.
La Grande Épopée de la traversée de la Manche, Albéric de Palmaert.
Le Roman de la chanson française, David Lelait-Helo.
Le Roman du Jardin du Roy, Philippe Dufay.
Le Roman de l'âme slave, Vladimir Fédorovski.
Le Roman du loup, Claude-Marie Vadrot.
Le Roman de l'Inde insolite, Catherine Golliau.
Le Roman du cinéma français, Dominique Borde.
Le Roman de Belgrade, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karic 2010.
Le Roman de Tolstoï, Vladimir Fédorovski.
Le Roman de la Rome insolite, Jacques de Saint Victor.
Le Roman de Saïgon, Raymond Reding.
Le Roman de Napoléon III, Christian Estrosi et Raoul Mille.
Le Roman de Biarritz, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.
Le Roman de l'Orient insolite, Bernard Saint Bris.
Le Roman des maisons closes, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.
Le Roman de Sissi, Elisabeth Reynaud.
Le Roman des Marins, Laurent Mérer.
Le Roman des Provinces, Jean Siccardi.
Le Roman de Hemingway, Gérard de Cortanze.
Le Roman des papes, Bernard Lecomte.
Le Roman des morts secrètes de l'Histoire, Philippe Charlier.
Les Romains du Mont Saint-Michel, Patrice de Plunkett.
Le Roman de la Louisiane, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.
Le Roman de l'espionnage, Vladimir Fédorovski.
Le Roman du Juif universel, Elena Bonner, André Glucksmann.
Le Roman de Raspoutine, Vladimir Fédorovski, Grand Prix

Palatine du roman historique 2012.

Le Roman des aventuriers, François Cérésa.

Le Roman du siècle rouge, Alexandre Adler, Vladimir Fédorovski.

Le Nouveau Roman de l'Elysée, François d'Orcival.

Le Roman de la Syrie, Didier Destremau, Christian Sambin.

Le Roman de la gauche, Hervé Bentégeat.

Les Romains de la Corse, Angèle Paoli, Paul-François Paoli.

Le Roman de Londres, Nelson Monfort.

Le Roman du Rock, Nicolas Ungemuth.

Mississippi. Le roman fleuve de l'Amérique, Bernard Brigouleix, Michèle Gayral.

Le Roman du parfum, Pascal Marmet.

Le Roman des tsars, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de Charles Trenet, Nelson Monfort.

Le Roman des héroïnes de Dieu, Louis Daufresne.

Le Roman de Charlotte Corday, Hélène Maurice Kerymer.

Le Roman du masque de fer, Michel Ruffin.

Le Roman de la Perestroïka, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de l'Allemagne, Michel Meyer.



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
270/2013

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : octobre 2013
N° d'impression :